Mordicus, juillet 1991 N°5

# Le sida de la

Dans son livre prophétique *La Paix indésirable*, J.K. Galbraith a imaginé les réponses que pourrait donner la société marchande, et notamment son secteur le plus avancé, au défi que représentait la fin du système de guerre froide qui assurait sa stabilité et sa domination. Il suggérait notamment le rétablissement de l'esclavage, la diffusion d'une pollution gigantesque, la création de nouvelles maladies comme palliatifs des fonctions économiques, sociales, psychologiques et idéologiques assurées par le système de guerre comme garant de l'ordre et de la cohésion sociale.

LES REMÈDES ont précédé le mal et le Mur s'est écroulé après la prolétarisation d'un nombre jamais vu d'individus, combinée aux formes les plus anciennes d'exploitation : féodalisme, péonage, système mafieux ; la pollution, ponctuée d'accidents spectaculaires, a atteint les sommets qu'on sait ; les vieilles maladies ont retrouvé leur pleine santé, la toxicomanie s'est infiltrée partout et, en moins de dix ans, une maladie s'est imposée qui est à la fin du XX siècle ce que la peste fut à la fin du Moyen Age : le sida.

L'obscurité de ses origines, sa soudaineté, son mode de propagation — sexuel ou sanguin —, sa cible — le système immunitaire —, sa terrifiante mortalité, ont donné prise à toutes les divagations : création par des savants fous ou des services secrets, punition divine, vengeance de la nature.

Fruit du brassage des populations qui a mis en contact des virus avec des populations non préparées, le sida a trouvé dans la facilité des voyages de masses et le changement des pratiques sexuelles un vecteur privilégié. Il a été particulièrement destructeur quand il a rencontré des milieux déjà affaiblis par la malnutrition, la morbidité, le manque d'hygiène. Il a fait soupçonner que sa diffusion spectaculaire était facilitée par une baisse générale du système immunitaire des êtres humains soumis aux conditions modernes d'existence. L'hypothèse, cependant, paraît démentie par la diffusion de la maladie qui épargne largement les populations vivant dans des conditions satisfaisantes d'hygiène et ne faisant pas partie des fameux « groupes à risques » : pédés, toxicos, pauvres.

Après que le spectre de la contamination générale a été écarté, les autorités sanitaires ont mis en place des dispositifs visant à minoriser le mal aux milieux où il était le moins regrettable, certes, mais tolérable, et à protéger la population « utile » de ces milieux. Le sida, sous le masque trompeur de son universalité, révèle son vrai visage : celui d'une maladie de pauvres ou de déviants, à l'exception bien sûr des « victimes innocentes ». La crainte de son débordement subsiste mais elle sert surtout à mettre en valeur les mesures raisonnables prises pour le contrer, la nécessité d'une mobilisation autour des Etats et des institutions, le dévouement des chercheurs, le recours à la science et à la technique.

## Le retour de Thomas Diafoirus

Contre les obscurantistes religieux, les populations infectées — surtout dans les pays riches — ont vu se porter à leur secours des sauveurs ambigus : la médecine et les différentes bureaucraties de la Santé. Elles déclenchent cependant chez ceux qu'elles veulent sauver des réactions ambivalentes : confiance raisonnée, appels au secours proches de la supplication, mais aussi méfiance, hostilité, gesticulations paniques tantôt que les malades paraissent craindre d'un même mouvement la médecine et la maladie devenues indiscernables.

Les médecins voient resurgir le spectre de Thomas Diafoirus, on leur reproche d'être des empoisonneurs et des assassins. Pour se défendre, ils mettent en relief les avancées théoriques de leur savoir qui rendent le vivant plus intelligible au point de permettre la reproduction de certains de ses mécanismes. La confusion apparente tient au fait que, si les connaissances augmentent comme le rayon d'une sphère, ce qui est inconnu et était autrefois inconcevable croît comme la surface de cette sphère, laissant à chaque étape les chercheurs plus savants et plus ignorants. Pas plus qu'Einstein n'infirme Newton, ces nouveaux savoirs ne démentent la globalité et la cohérence des savoirs acquis, ils les relativisent et les éclairent d'un jour nouveau. La preuve que ces nouveaux savoirs ne sont pas chimériques c'est qu'ils donnent à la médecine des outils extrêmement puissants : greffes, manipulations génétiques, procréation artificielle dont la presse rapporte, bégate, les résultats. Comment se fait-il, alors, que la médecine, démentant ses promesses, n'empêche pas les gens de crever ? C'est qu'elle a mangé son pain blanc avec les maladies « faciles » et ses découvertes heureuses : vaccins, antibiotiques, antithésants, et qu'elle se retrouve face à des maladies qui relèvent d'une autre échelle. Il lui faut accomplir un saut théorique ou avouer son échec et se contenter de gagnotier des bribes de savoir sans résultat réel.

Et puis surtout, tout à leurs expériences, les chercheurs ne voient pas qu'à l'arrière du front, ça cauchemarde. Comme entre les nouvelles technologies toujours plus coûteuses et subtiles et leurs clients qui ne veulent plus mourir et considèrent la souffrance comme une survivance moyenâgeuse, les praticiens sont débordés. Ils expérimentent, au pied levé, tel remède à d'autres spécialistes qui, en soignant un organe, en [illegible] un autre [illegible] autre spécialiste, le malade se retrouvant balloté [illegible] des ministères de [illegible] de [illegible] dont [illegible] l'administration hospitalière [illegible] dans [illegible] quelques malades [illegible] toisant du temps et que les autres se débrouillent avec la médecine ambulatoire.

Cet état n'est pas tant dans l'ignorance supposée des mécaniques [illegible] ideologiques de leur savoir que dans ce que la médecine a de commun avec l'assurance logical, le supermarché, qu'il faut chercher les causes de son manque d'humanité, de l'arrogance et de la misère des médecins. La médecine [illegible] au fait [illegible] dépérit et [illegible] la [illegible] [illegible] [illegible]